

ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

14 rue d'Assas – F-75006 PARIS
☎ 33-(0)1.44.39.48.23 – ☎ 33-(0)1.44.39.48.17
✉ archivesdephilo@wanadoo.fr
🌐 <http://www.archivesdephilo.com>

BULLETIN LEIBNIZIEN I

Archives de Philosophie, cahier 2015/3, tome 78, Automne, p. 527-560.

© Centre Sèvres. Tous droits réservés pour tous pays. Reproduction interdite.

jours d'idéal moteur – qu'à instaurer une Église universelle, unifiée par un même *credo* et des dogmes partagés, quoique s'incarnant dans des traditions et des pratiques différentes, selon les Églises « particulières ». Il ne s'agit pas de promouvoir une union stricte, négatrice de différences, mais une *harmonie*, c'est-à-dire l'unité d'une pluralité où la diversité confessionnelle s'exprime sans nuire à l'identité de la foi. Or, pour Leibniz, cette unité et cette identité ne peuvent être réalisées que par la raison. Elles sont l'œuvre de la philosophie. La religion ne peut être universelle que si elle est naturelle, c'est-à-dire *rationnelle* jusque dans ses mystères et ses dogmes révélés – qui, pour être au-dessus de la raison, ne sauraient jamais lui être contraires, sans cesser immédiatement d'être vrais. Tel est peut-être là l'enseignement majeur, malgré l'échec des négociations, de ce philosophe diplomate, inlassable artisan de la conciliation : que dans les affaires religieuses comme ailleurs, seule la raison peut fournir les articles de paix.

Paul RATEAU

2. Publications collectives

2.1. LEIBNIZ

ARANA, Juan (dir.), *Leibniz y las ciencias*, Madrid, Plaza y Valdés, 2013, 267 pages.

Ce volume collectif, dirigé par Juan Arana, offre un très bon aperçu de l'apport de Leibniz dans les différents domaines de la science naturelle, non seulement ceux qui sont habituellement considérés comme les plus « fondamentaux » et donc les plus pertinents pour la philosophie, tels que la dynamique ou la mécanique céleste, mais aussi les sciences « secondaires », comme la géologie ou la biologie, où s'illustre également l'esprit philosophique de Leibniz dans toute sa profondeur.

Le premier chapitre, écrit par Bernardino Orio de Miguel, sert d'introduction au volume, en traitant des sources scientifiques de Leibniz. Dans le chapitre suivant, Juan Arana présente la dynamique de Leibniz. Il commence par résumer l'histoire de la mécanique, sa réunification à l'époque moderne, la mécanique de la force et les enjeux métaphysique et mathématique de la recherche sur la force dans la philosophie moderne avant Leibniz. Il décrit ensuite les premières tentatives du jeune Leibniz en mécanique et en phoronomie (c'est-à-dire dans la science du mouvement), et montre l'importance de ses réflexions sur la relativité et la continuité du mouvement dans le développement de sa future dynamique. Arana élabore toute une typologie des forces dans la théorie dynamique leibnizienne de la maturité, et conclut son propos par une discussion de la *vis viva*, de sa non conservation apparente et de la question de la relativité dans son rapport à la *vis viva*.

Le troisième chapitre, écrit par Ana Rioja Nieto, porte sur la mécanique céleste. Elle commence par évoquer l'importance de l'influence copernicienne sur Leibniz. Selon elle, le dialogue *Phoronomus seu de potentia et legibus naturae*, écrit en 1689 selon la datation d'Arana, met en évidence le caractère relativiste de la mécanique céleste leibnizienne. Pour Leibniz, les hypothèses astronomiques ne sont ni vraies ni fausses, mais plus ou moins préférables selon des critères comme l'intelligibilité, l'utilité, ou même la beauté et la simplicité. Quant aux causes physiques des mouvements célestes, elle montre que Leibniz suit Kepler en considérant, par opposition aux astronomes de l'Antiquité et du Moyen Âge, que la causalité fait partie de la

science des corps célestes. La théorie causale que Leibniz propose, dans son *Tentamen de motuum coelestium causis* de 1689, est précisément une théorie des tourbillons harmoniques, dans laquelle « une planète se déplace avec un mouvement double composé de la circulation harmonique de l'orbite du fluide qui la transporte, et d'un mouvement paracentrique, comme sa gravitation ou son attraction ». Rioja Nieto analyse ensuite les différences entre Leibniz et Newton, en particulier à propos de la nature de cette attraction. Elle conclut par un plaidoyer pour l'actualité de la mécanique céleste de Leibniz : même si la théorie causale des tourbillons est bien une cause perdue, la relativisation complète de l'espace et du temps sera l'une des conséquences les plus importantes de la physique du XX^e siècle, qui portera les traces incontestables d'une influence leibnizienne.

Les chapitres 2 et 3 portent sur les sciences souvent considérées comme fondamentales. À partir du quatrième chapitre, le volume se tourne vers des sciences « secondaires », en commençant par le chapitre d'Evaristo Álvarez Muñoz sur les théories géogonique et géologique de Leibniz. L'auteur montre très clairement l'importance de ces domaines « non fondationnels » pour comprendre la méthodologie et les enjeux de la philosophie « première » de Leibniz. Autrement dit, les contributions de Leibniz dans les sciences comme la géologie ou la paléontologie peuvent servir comme études de cas pour observer l'application de ses idées concernant les critères de vérité, la preuve scientifique, et l'inférence valide. Ses recherches sur les origines des fossiles sont particulièrement révélatrices à cet égard, car elles montrent non seulement l'application des principes philosophiques de Leibniz dans les sciences naturelles, mais elles sont aussi l'occasion de développer son modèle de la structure et de la nature des corps organiques. D'après Leibniz, on peut être sûr qu'un fossile est le véritable vestige du corps d'un animal ou d'une plante, parce que plus on examine ses détails, plus on en découvre d'autres, alors que plus on inspecte les pierres qui ressemblent par hasard à des animaux, plus on constate que ce ne sont *que* des pierres. La structure qui caractérise les fossiles n'est autre chose que la trace d'une « machine de la nature », autrement dit d'un corps organique.

C'est précisément cette dernière équivalence qui nous conduit à mettre en question l'assimilation faite par Juan Antonio Nicolás de la philosophie de Leibniz à une « métaphysique vitaliste ». Dans le cinquième chapitre, qui entend montrer l'évolution de la pensée de Leibniz « de la biologie à la métaphysique vitaliste », Nicolás affirme que « le principe de la vie, comme d'autres principes dans le système leibnizien, a une valeur épistémologique aussi bien qu'ontologique » (p. 187). Nicolás en tire la conclusion que « l'on peut parler dans le cas de Leibniz d'une ontologie vitaliste, ou plus exactement d'une dimension vitaliste de son ontologie, qui se développe autour de sa notion de 'monade' » (p. 187). Rien jusqu'ici de contestable, sauf peut-être l'usage un peu inhabituel du terme « vitaliste » : il est tout à fait vrai que pour Leibniz la monade possède la vie, que la vie n'est autre chose que l'activité perceptive de la monade. Mais Leibniz insiste souvent sur le fait que la perception est une fonction strictement non corporelle, alors qu'il est d'usage de parler de « vitalisme » lorsque l'on vise une explication des fonctions vitales *du corps*. Leibniz est ici parfaitement clair : tous les mouvements du corps, y compris sa croissance et ses capacités physiologiques comme la digestion, la respiration, etc., peuvent être expliqués entièrement par la *structure végétative* du corps lui-même, sans devoir recourir à l'activité vitale de la monade. En ce sens, Leibniz ne saurait être considéré comme

un vitaliste, pour ce qui concerne le corps. Nicolás soutient que dans les machines naturelles il y a d'infimes parties de caractère organique qui sont « la source de ses actions » (p. 193). Or, à strictement parler, les machines naturelles, c'est-à-dire les corps organiques, n'ont pas d'action du tout : tout ce qui est actif est pour cette raison même monadique, alors que tout ce qui est mécanique (et ici l'organique peut être considéré comme un sous-ensemble du mécanique) est entièrement déterminé dans ses mouvements par sa structure. Ainsi, contrairement à ce que Nicolás écrit, il ne peut pas y avoir d'« aspect vitaliste des corps organiques » (p. 193). Et c'est précisément ici le génie de la contribution théorique de Leibniz aux sciences du vivant : celui d'avoir séparé le fonctionnement organique de tout principe vital, et donc d'avoir rendu possible l'étude strictement *biologique* des corps animal et humain.

Le volume est complété par deux chapitres très informatifs sur Leibniz et la technologie, ainsi que sur Leibniz et la science des Lumières. En somme, il s'agit d'un volume très riche et novateur, qui montre toute la variété de la pensée scientifique de Leibniz, de même que la cohérence, la puissance et la simplicité de la pensée philosophique qui guide ses divers projets de recherche dans les sciences naturelles.

Justin E. H. SMITH

JORGENSEN, Larry M. et NEWLANDS, Samuel (éd.), *New Essays on Leibniz's Theodicy*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2014, 257 p.

En dépit de leur importance au début du XVIII^e siècle, les *Essais de Théodicée* sont longtemps restés le parent pauvre des études leibniziennes, en particulier dans le monde anglophone. Ce volume rassemble douze contributions consacrées spécifiquement à la *Théodicée* qui viennent combler cette lacune. L'introduction de L. Jorgensen et S. Newlands situe rapidement la place de la *Théodicée* dans la pensée de Leibniz et son contexte et, selon l'usage, résume les différentes contributions. Certaines traitent de l'ouvrage en général et de sa structure ou de son contexte, d'autres abordent des questions de détail. L'ultime chapitre (J. Israel) aborde – quoique trop rapidement – la réception de la *Théodicée* au siècle des Lumières.

La nature du livre et sa structure argumentative, sa spécificité au regard des écrits du corpus leibnizien, font ainsi l'objet de plusieurs chapitres. C. Mercer rattache l'ouvrage de Leibniz au genre de l'essai et montre qu'un certain nombre de caractéristiques de ce genre littéraire se retrouvent dans la *Théodicée*. Selon P. Rateau le terme de « théodicée » n'est pas un simple néologisme désignant l'antique problème du mal, mais renvoie en outre au projet spécifiquement leibnizien qui est la constitution d'une « quasi-science » qui comporte deux volets, défensif et doctrinal. La thèse de la nécessité morale du choix du meilleur établie *a priori*, sans faire l'objet cependant d'une démonstration de nécessité, illustre les deux aspects de l'argumentation leibnizienne. Selon M. Murray, la nécessité morale du choix du meilleur, que Leibniz aurait héritée de l'optimisme théologique de certains jésuites, tels Ruiz de Montoya et Granado, signifie que ce choix n'est pas métaphysiquement nécessaire.

La question du mal est évidemment au cœur de la *Théodicée*. K. Irwin soutient que les objections de Bayle tirées de l'existence du mal ne sont pas résolues par la distinction *contre la raison / au-dessus de la raison*, déjà contenue chez Bayle. N. Jolley revient sur le rapport de la théodicée leibnizienne à Malebranche. Distinguant une théodicée de perfection d'une théodicée de justice, il soutient que, si Leibniz et Malebranche sont très proches sur la première, ils diffèrent quant à la seconde. Selon